

TRANSPARENTS



ПРОЗРАЦИ PROZRACI

SVETLANA VELMAR-JANKOVIĆ

EXTRAIT

© Traduit du serbe par Alain Cappon

Juillet 2013

DANS LE NOIR

Lorsque je suis, comme à présent, face aux chapitres non écrits et que devant moi (ou en moi ?) je regarde la masse sombre de souvenirs qu'il me faut aborder et entreprendre d'ordonner, le désir me prend de baisser les bras, tout bonnement de fuir. Les voix du doute, authentiques malfaiteurs, m'assaillent de questions : y a-t-il quelque réelle utilité à ce que je fais ? Si oui, pour qui et pourquoi ? Mon seul recours alors est de quêter l'aide de ceux qui sont passés par de semblables atermoiements, qui ont été en proie aux mêmes questionnements. À l'appel que je lance en cet instant me répond Witold Gombrowicz au sujet duquel le Dr Uglješa Radović écrit dans sa préface au roman *Ferdydurke* : « L'intimité représentait tout pour Gombrowicz – un programme et un accomplissement, une obsession, la poésie et la philosophie, la Réalité et la Surréalité, le quotidien et la force métaphysique. Il est véritablement l'écrivain 'le plus intime' de la littérature polonaise et mondiale. Rares sont ceux, semble-t-il, qui pourraient se mesurer à lui, ce, non selon leur propre conscience, mais bien selon la surconscience de l'intimité. » Cette interprétation est un encouragement pour tous ceux qui se tourneraient vers leurs souvenirs personnels, et les y incite encore davantage Gombrowicz en personne qui exprime sa conviction de la manière suivante : « À mon avis, il importe que l'homme dont les interventions sont publiques – l'écrivain – extraie de temps à autre son auditeur de la façade de la forme pour le jeter dans la poêle brûlante de son histoire privée. »

Par ces mots le grand écrivain et solitaire polonais m'invite à ne pas partager totalement son opinion. Je ne sais, en fait, ce que peut signifier « extraire son auditeur (lecteur) de la façade de la forme et le jeter dans la poêle brûlante de son histoire privée », cette histoire privée devant elle aussi avoir une forme et, partant, présenter une façade. De surcroît, dans une poêle brûlante toute histoire se liquéfie et se lie – la liquéfaction est une forme, la liaison de même – aux histoires

privées des Autres car personne n'est une île pour lui-même comme le faisait observer le poète anglais John Donne. Mais à converser avec tous ceux que j'aime à retrouver – Gombrowicz, Witkiewicz, Bruno Schulz, et cette fois John Donne – j'ai rassemblé mon courage pour aborder la masse de souvenirs et en extraire un, passablement confus, non façonné.

Je vois la fenêtre qui donne sur l'entrée de service, côté cour, du 26 rue Jovanova. Étroite et dallée, elle ne sert pas. Le mur de la maison d'à-côté, le 28, confère à cette entrée une apparence de puits de jour : l'air y est toujours gris car le soleil ne pénètre pas, la lumière est donc insuffisante. Cette fenêtre qui s'avance vers moi du souvenir, par le souvenir, qui donne sur cette entrée puits de jour et reçoit un clair-obscur, est celle de la chambre où, l'hiver 1945, nous vivons toutes les trois, où nous vivrons encore une fois passé l'hiver, celle de la pièce dite naguère *dressing*. La majeure partie en est occupée par une grande armoire à glace, de style, que ma grand-mère a apporté en dot à la fin du dix-neuvième siècle et qui, alors, représentait vraisemblablement le gros de la chambre à coucher. Dans cette armoire, depuis son arrivée dans le *dressing* après le décès de mon grand-père, sont remisés l'hiver les vêtements d'été, et, l'été, ceux d'hiver. À présent, outre l'armoire, nous y sommes remisées nous aussi, choses plutôt inutiles, sortes de rebut bourgeois – de « déchets » a dit György Konrad pour décrire son expérience que tout porte à croire analogue à la mienne. Toutes trois – une vieille dame vaillante, une dame vaillante et encore jeune, et une fillette guère jolie qui ne sait si elle peut se dire vaillante ou non. À présent, depuis la disparition de la sphère de lumière qui lui offrait sa protection et qui s'est éteinte le 6 avril 1941, depuis sa chute dans la réalité de la guerre, la fillette s'est mise à changer rapidement. La terreur qui lui crispait les traits, la présence du monstre a obscurci sa carnation, l'absence de son père et de Madame a refroidi sa capacité à se réjouir. Mais la fillette ne s'en préoccupe pas, elle est recroquevillée près de la fenêtre sur un tabouret de bois. Pendant la journée, dans le clair-obscur, elle lit. Elle est contente de voir les jours s'allonger et l'hiver 1945, très neigeux,

finir tout de même ; elle a déjà terminé la plupart des livres fourrés la veille de Noël dans les deux grands sacs mis à sa disposition par le charretier faiseur de miracles. Le soir, lorsqu'on allume la lampe sur la table de chevet près du lit où sa mère demeure encore couchée quoique déjà bien rétablie, la fillette lit à haute voix pour sa mère et sa grand-mère le journal qui relate les nouvelles des différents fronts, mais aussi des livres qui parlent d'autres temps que celui en cours. Sa grand-mère assume certaines obligations qui incombaient à son père et à Madame : en sa compagnie, la fillette travaille le français qu'elle aime, et aussi l'allemand qu'elle n'aime pas. La vieille dame paraît ne rien avoir oublié de cette langue française qu'elle parlait dans sa jeunesse à Paris, à Biarritz, à Lyon, ni de celle, allemande dont, dans sa jeunesse également, elle avait de bonnes connaissances. « Ce que l'on apprend dans les écoles françaises reste à tout jamais dans la mémoire » dit-elle. Passé les grands froids, elle est montée dans le grenier et d'une malle, d'un coffre, et il y en avait plusieurs bourrés de livres, elle a choisi et apporté à la petite fille des romans de Victor Hugo et de George Sand, en français. « Tu pourras nous en lire des passages à maman et à moi, jusqu'à ce que tu te lasses, dit-elle. Tu ne fatigueras pas vite car tu y prendras plaisir. » La fillette s'est d'abord attaquée aux *Misérables*, un gros roman, deux épais volumes, avec la certitude de le lire jusqu'au bout. Elle trouve émouvant de suivre l'existence des infortunés d'alors et de la comparer à celle des infortunés d'aujourd'hui, disons, la leur. Il lui semble ne pas y avoir de grandes différences entre les infortunes humaines. Elle se glisse aisément dans la peau de l'héroïne de Victor Hugo, la petite Cosette : pratiquement du même âge, elles errent à travers deux temps différents, pour Cosette le temps du roman modelé en réalité reconnaissable, pour la fillette en réalité d'un temps nouveau qui lui semble impossible à reconnaître. Le soir, elle lit longtemps, jusqu'à ce que l'air dans la pièce se fasse désagréablement froid, quasiment glacé – la grand-mère n'allume le poêle émaillé que le matin – puis, fatiguée, se ramasse sur elle-même près de sa grand-mère assoupie, sur les matelas que l'on étend par terre chaque soir et que l'on relève chaque matin. La

grand-mère affirme souffrir nettement moins du dos depuis qu'elle dort ainsi, sur le dur.

Ce réduit toujours plongé dans un demi-jour, ce *dressing* s'est lentement transformé pour nous en véritable tour d'ivoire. Pas tant la tour qu'évoque la Bible dans le *Cantique des cantiques* que celle que devine Sainte-Beuve dans la poésie d'Alfred de Vigny, construite de précieuse solitude, de l'aspiration à se couper de l'inclémence du monde. La nôtre en était coupée au sens littéral du terme. Derrière un mur, dans cette grande et vaste partie de la maison à laquelle nous n'avions pas accès vivaient des soldats, une trentaine, avec leurs habitudes et devoirs. Derrière le deuxième mur, sur lequel s'adosait l'armoire, jusqu'à la porte, était installé le vide de la chambre détruite puis remaçonée, celle naguère de mon oncle et de ma tante où nous n'entrions pas, ce n'était pas la nôtre. Le troisième mur, percé de la fenêtre donnant sur le puits de jour, portait une étroite étagère avec des livres au-dessus de laquelle ma grand-mère avait placé une grande icône de saint Sava, le protecteur de la demeure des Vulović, et la veilleuse. Le quatrième mur, sur lequel s'appuyait le lit de ma mère, nous séparait de l'escalier du grenier que personne ne gravissait. Deux petits fauteuils, tout aussi utiles pour nous qu'encombrants (nous étions sans cesse à les déplacer), la table de nuit avec la lampe, une pendule, et les médicaments de ma mère – et, j'oubliais, le petit tabouret de bois près de la fenêtre – constituaient tout le mobilier de notre tour si nous omettions l'ivoire de la solitude.

Alors débuta l'agitation. La glace qui emprisonnait le Danube fondit, le bac qui transportait les voyageurs reprit du service. Gordana vint nous rendre visite, en véritable uniforme de soldat. L'émotion inonda la petite pièce, telle une vague invisible. Des mois que nous ne nous étions pas vues, et il s'en était passé des choses entre-temps ! Ma mère, revigorée, parvint à se lever de son lit ; des restes de réserves cachées, ma grand-mère sortit un paquet de spaghettis italiens de longue date périmé, une boîte de coulis de tomates, et j'avais découvert pour ma part au marché de la rue Jovanova une paysanne

qui vendait du fromage frais et, en outre, sous le manteau, du beurre. Nous fîmes la fête ! Gordana avait la permission de rester avec nous seulement deux jours : 48 heures était-il inscrit sur le bout de papier, un laissez-passer, un document qui l'autorisait à traverser le Danube et à venir à Belgrade. Au bout de quarante-huit heures, il lui faudrait être à Pančevo et reprendre son poste. À l'usine *Utva*, elle était correspondancièrre. Rares étaient les ouvriers à savoir lire et écrire, et il ne se trouvait personne pour rédiger les lettres, d'affaires, et les taper à la machine. Gordana, qui possédait ces savoir-faire, était devenue irremplaçable dans son travail, à dix-sept ans. Par ailleurs – ma grand-mère et moi découvrîmes alors ce que ma mère, manifestement, savait fort bien : à l'usine travaillait également le joli jeune homme de Gordana ; astreint lui aussi au service militaire, il était gardien et conducteur. Le major Stanojević avait pu le prendre à temps pour aider dans l'usine et ainsi lui épargner le front du Srem. « M-ouais... » dit ma grand-mère en hochant la tête l'air de signifier que dans cette histoire où sa petite-fille et ce jeune homme étaient tous deux employés à l'usine d'aviation *Utva*, quelque chose n'était pas franchement à son goût.

Quelques jours après le départ de Gordana, tôt le matin, on cogna à notre porte. Déjà levées, ma grand-mère et moi rangions notre réduit, ma mère était toujours au lit. Toutes trois, au même instant, échangeâmes un regard d'anxiété : qui cela peut-il être ? La même question, toujours, et de tous temps, que se posent tous les privés de droits. Aujourd'hui encore je ne saurais dire pourquoi l'être humain se fait avec autant de rapidité à la privation de droits. Pendant tous ces mois, personne ne nous avait rendu visite, personne ne s'était inquiété de nous. Les chiens que nous enfermons le matin dans la buanderie pour éviter qu'ils se jettent sur un soldat, aboient furieusement. Plus forts, les coups frappés se répètent, on peut déjà parler de martèlement. Ma grand-mère m'ordonne, le ton sévère, de demeurer auprès de ma mère, mais je ne m'obéis pas totalement : tandis que d'un pas rapide et énergique elle enfile le couloir menant à l'entrée de service, côté

cour, je reste sur le seuil du réduit, j'attends de voir ce qui va se passer. Mon cœur, bien sûr, bondit à un rythme accéléré. À la porte, sans demander qui frappe, ma grand-mère ouvre. Sur les marches se tient un jeune homme. « Bonjour », lance-t-il en ôtant sa chapka, prêt à entrer. Ma grand-mère, postée telle une sentinelle, répond à son salut. Mais ne s'efface pas.

– Quel bon vent vous amène ? demande-t-elle. Si c'est un bon vent...

Le jeune homme se présente. J'ai retenu son prénom, Jovan, mais son nom de famille s'est égaré au cours de toutes ces années qui se sont évanouies. Il explique qu'il exerce les fonctions de commissaire politique au sein du détachement dont une compagnie est cantonnée ici, dans cette maison. Savoir qui, outre les soldats, y habite relève également de ses fonctions. Il est donc là pour vérifier l'exactitude de renseignements dont il dispose ; en vérité, si l'article paru ce jour dans *Politika* vise bien indirectement les occupants de cette demeure.

Il sort du petit sac de cuir jeté en travers de son épaule (oui, les histoires de petits sacs de cuir portés par les commissaires politiques de l'armée des partisans sont exactes) un exemplaire de *Politika* et le tend à ma grand-mère. Elle le prend avec un glacial merci et dit au jeune homme de revenir dans une heure quand elle, Leposava Vulović, et sa fille auront lu le journal, vu et estimé si quelque chose nous vise nous, les occupants de cette demeure qui était jadis la sienne.

– Mais elle le reste, grand-mère, rétorque le jeune homme. Nous allons bientôt partir.

– Ce bientôt est pour quand ? interroge ma grand-mère avant, aussitôt, de rectifier : – Non, cette question ne s'adresse pas à toi, mon garçon. Reviens dans une heure, comme je te l'ai dit, et je te répondrai.

– À dans une heure.

Les chiens, qui avaient cessé d'aboyer à entendre la voix de ma grand-mère, se déchaînent de plus belle.

– Suffit ! leur lance-t-elle.

Le commissaire s'en est allé.

Dans le *Politika* daté du 22 mars 1945, entre les dernières nouvelles des fronts de l'Est et de l'Ouest et de toutes les contrées de notre pays, se trouvait la communication de la commission d'État pour la qualification de crimes de guerre. La commission y est dite estimer que les promoteurs du plan civil de la Serbie occupée sont des traîtres à leur peuple et des criminels de guerre. Leurs noms sont cités : Velibor Jonić, Vladimir Velmar-Janković, le Dr Nikola Popović, le Dr Veselin Čajkanović, le Dr Radoslav Grujić, le Dr Branko Popović, le Dr Mihailo Gradojević, le Dr Nikola Rajdojčić, l'ingénieur Milisav Vasiljević, le Dr Dušan Popović.

Une heure plus tard, ma grand-mère et le jeune commissaire politique s'entretiennent à nouveau. La scène est quasiment identique : elle est plantée dans l'encadrement de la porte, lui, sur les marches devant la porte. Élément nouveau : moi, la fillette au côté de sa grand-mère, en garde supplétive.

Certes, dit ma grand-mère, s'il s'agit de la communication de la commission d'État, et si c'est bien à cette communication que le jeune commissaire faisait allusion, elle peut alors dire que l'un des noms des traîtres et criminels de guerre mentionnés dans la liste dressée par la commission, le deuxième, vise indirectement les occupants de cette demeure : sa fille est l'épouse de Vladimir Velmar-Janković et porte son nom. La fillette, sa petite-fille, est la fille de Vladimir Velmar-Janković et porte elle aussi son nom. En ce qui la concerne elle, Leposava Vulović, Velmar-Janković est son gendre. Quant à lui, le commissaire politique, est-il venu avec un mandat d'amener pour nous jeter en prison ou dans quelque camp ?

Le jeune homme fixe son interlocutrice dans le blanc des yeux. Il a légèrement blêmi, je le vois. Non, il n'a pas de mandat, il ne croit pas devoir jamais venir dans cette maison muni d'un pareil mandat. Pour quoi faire ? Grand-mère n'a-t-elle donc pas entendu dire que le pouvoir populaire fait une distinction franche entre les auteurs des crimes et les membres

de leurs familles si ces derniers n'ont pas pris part à l'accomplissement de ces crimes ? Qui plus est, lui est soldat, nullement policier. Ce sont là deux services distincts.

Ma grand-mère répond n'avoir pas connaissance de cette position du pouvoir populaire qui mérite tous les louanges, mais son expérience à elle est légèrement différente. Le soir de Noël de cette année, le jour précisément de l'installation de soldats dans cette maison, sa fille malade a été expulsée de son appartement, chassée dans la neige avec son enfant. Le jeune commissaire est désolé d'entendre ces choses et la manière dont elles se sont déroulées, mais la révolution est la révolution. N'empêche que vient le temps de la véritable équité. Grand-mère n'a donc aucun souci à se faire ; lui, le jeune commissaire, va maintenant s'en aller et nous laisser en paix, il a obtenu le renseignement qui lui était nécessaire.

– La confirmation de l'exactitude des informations que vous possédiez, le pouvoir populaire et toi en tant que commissaire politique dans l'armée, n'est-ce pas ?

– Oui. Confirmation, dit le jeune homme avant de saluer ma grand-mère et de partir.

– Oufff... souffle ma grand-mère de retour dans le réduit ; elle scrute le visage de ma mère crispé pour paraître détendu. Tout va bien. Ils ne nous chassent pas. Nous restons.

À présent je vois cet instant de soulagement – vient de passer près de nous un nouveau coup du sort – avec compréhension, mais aussi avec regret : je comprends pourquoi toutes les trois, chacune à sa manière, soupignons, mais je regrette que nous nous soyons si rapidement accoutumées à l'idée que les coups pouvaient pleuvoir sur nous de tous côtés malgré notre innocence d'enfant qui vient de naître (mais peut-être n'étions-nous pas innocentes aux yeux des vainqueurs pour qui nous représentions les vaincus). J'espère que ces coups ne nous ont pas incitées à nous replier sur nous-mêmes, mais à nous redresser, et de cette manière qu'évoque György Konrad au chapitre 6 de son livre *Divertissement au jardin* :

« À en juger par mon expérience, la nationalisation de la demeure familiale est supportable. Je connaissais un baron dont on avait emporté le palais brique par brique : je peux dire que son élégance spirituelle s'est par-là même réveillée. La perte de ses biens et de sa maison, l'incertitude, les différentes formes de privation des droits ne doivent pas être aussi épouvantables si notre conscience reste droite. Se déplacer est plus aisé à condition de ne pas emmener avec nous autant de choses, de bagages, d'obligations. On tiendra bon à subitement se retrouver sans rien. »

De par ma propre expérience, je peux affirmer que ce me fut réellement plus aisé sans bagages. À tout le moins pour moi, et durablement. Mais regagnons vite le réduit le jour dit 22 mars 1945, tant qu'il est là, devant moi, en moi.

– Que voulait-il donc ? interrogea ma mère.

– Il est commissaire politique et là, selon moi, il est parti rédiger son rapport politique du jour. Il voulait que je lui confirme des renseignements déjà en sa possession, ce que j'ai fait : la femme, la fille, et la belle-mère d'un criminel de guerre habitent cette maison. C'est une donnée de premier ordre dans le rapport d'un commissaire politique de carrière.

– Quelle impression t'a-t-il faite ?

– Nullement antipathique. Et il est cultivé, tu sais. Il n'a probablement pas pu passer son baccalauréat vu la guerre, mais il était sûrement bon élève dans un lycée. Il me paraît solide.

– Un vrai Sherlock Holmes ! m'exclamai-je. Rien qu'à regarder quelqu'un, grand-mère sait ce qu'il fait !

– Non. Il me suffit d'entendre quelqu'un parler pour savoir aussitôt d'où il est, et jusqu'à un certain point, ce qu'il fait. Ce jeune homme a étudié dans une bonne école, peut-être même à Belgrade. Il parle sans accent.

Ma grand-mère et moi étions soulagées ; ma mère, je le voyais, demeurait quant à elle sur le qui-vive. Alors j'ignorais encore que cette vigilance, que je suis prête aujourd'hui à

nommer « attente de désagréments », devait subsister en elle le restant de ses jours.

Première édition en serbe : 2003